

le Monde

9/10/82

l'on a d'emblée une multitude de gestes sacrés ou païens qui ont tous un sens pratique ou spirituel ; le geste peut signifier amour, imploration, frayeur ; les motifs de Bellini, apparemment, se répètent : piété, flagellations, grâces et crucifixions, mais d'un tableau à l'autre, il n'est pas, si on observe attentivement, deux prières semblables. Il y a des dizaines de sortes de prières parce qu'il y a des dizaines de façons de nouer des mains ensemble. Les peintres se débattent à l'intérieur de la convention avec leurs modèles pour que le geste revienne à son origine, à son sens, à ses sens, à ses facultés originelles d'émotion derrière le code religieux. De même, il n'y a pas un seul mode de lecture, mais des dizaines de façons de tourner les pages d'un livre, de tenir un enfant entre ses mains, de croiser ses bras sur sa poitrine, de soutenir un corps qui s'évanouit, de tendre la main vers l'autre.

Au cinéma, dans les images des films courants, les plus consommés par le public (nous ne parlons pas ici de gens comme Wenders, Godard, Duras ou Ruiz), la force émotive du geste s'est émoussée ; elle est ravagée par la parole, par la vue générale du plan, par son panorama. Le geste va de soi, puisqu'il est reflété par le « fidèle » vingt-quatre images seconde, dans le mouvement de la vie, la locomotion des uns et des autres.